

PORTUGAIS

Écrit

Version

Toutes séries

Les cinq candidat(e)s ayant choisi la version portugaise ont obtenu les résultats suivants : 13/20; 11/20; 09/20; 07/20; 06/20.

Le texte tiré d'un conte de Machado de Assis, écrivain brésilien de la fin du XIX^{ème} siècle, ne présentait pas de difficultés majeures de compréhension mais demandait une grande attention pour restituer quelques passages délicats. Le jury a été surpris de constater qu'aucun(e) candidat(e) n'ait su traduire l'expression *missa do galo*, messe de minuit, que le contexte permettait aisément d'identifier. Il a été indulgent pour des termes comme *escrivão*, greffier, *casa assobrada* qui désigne une maison à étages, signe de distinction sociale au Brésil à cette époque et que nous avons traduit par maison bourgeoise, *preparatórios*, sorte de propédeutique avant d'entrer à l'Université. Le mot *Corte* désignait ici la ville de Rio qui était alors capitale et lieu de résidence de la cour brésilienne. Nous ne dirons rien des quelques solécismes et barbarismes sanctionnés sévèrement. La traduction qui suit est une proposition parmi d'autres choix possibles mais qui s'attache à traduire l'étonnement et la fausse naïveté du narrateur devant le sort réservé aux femmes de la bourgeoisie, faisant ainsi une satire des mœurs dépassées et hypocrites de la bonne société brésilienne.

Traduction

Messe de minuit

Je n'ai jamais pu comprendre la conversation que j'ai eue avec une dame, il y a fort longtemps, j'avais alors dix sept ans et elle en avait trente. C'était le soir de Noël. Comme j'avais décidé d'aller à la messe de minuit avec un voisin, je préfèrai ne pas aller me coucher; il fut convenu que j'irais le réveiller à minuit.

La maison où j'étais hébergé appartenait au greffier Meneses, qui avait épousé une de mes cousines en premières noces. Conceição, sa seconde épouse, tout comme sa mère, me firent bon accueil quelques mois plus tôt, à mon arrivée de Mangaratiba à Rio où je devais suivre les cours préparatoires à l'Université. Je vivais paisiblement dans cette maison bourgeoise, de la rue du Senado, avec mes livres, de rares contacts, quelques sorties. La famille se limitait au greffier, sa femme, sa belle-mère et deux esclaves. A la mode d'antan (Comme autrefois). A dix heures du soir tout le monde était dans sa chambre; à dix heures et demie toute la maisonnée dormait. Je n'étais jamais allé au théâtre et, plus d'une fois, alors que je lui entendais dire qu'il y allait, je demandai à Meneses de m'y emmener avec lui. A cette occasion, sa belle-mère se renfrognait et les esclaves riaient sous cape; lui ne me répondait pas, il s'habillait, sortait et ne revenait que le lendemain. Plus tard, j'appris que le théâtre était l'application d'un euphémisme. Meneses avait une liaison avec une dame séparée de son mari et, une fois par semaine, il découchait. Au début, Conceição avait souffert de l'existence de la concubine; mais elle avait fini par s'y résigner et par s'y habituer au point de trouver tout cela parfaitement normal.

Brave Conceição ! On l'appelait la sainte, et elle méritait bien son titre, tant elle acceptait sans broncher les manquements de son mari. En fait, elle avait un tempérament modéré, sans excès, sans crises de larmes ou de rires. Sur ce point, elle aurait fait une parfaite mahométane, elle aurait accepté un harem pourvu qu'elle sauve les apparences. Dieu me pardonne, si je me trompe à son sujet. Chez elle tout n'était qu'effacement et soumission. Son visage lui-même était banal, ni beau ni laid. Elle était ce qu'on appelle une gentille personne. Elle ne disait jamais de mal d'autrui et excusait tout. Elle ne savait pas détester; peut-être ne savait-elle pas aimer.

Ce fameux soir de Noël, le greffier alla au théâtre. Cela se passait dans les années 1861 ou 1862. J'aurais déjà dû être à Mangaratiba pour les vacances; mais je décidai de rester jusqu'à Noël pour assister à la messe de minuit à la capitale. La famille se retira à l'heure habituelle, moi je m'installai dans le salon sur rue habillé et prêt à sortir. De là je devais gagner le couloir de l'entrée et sortir sans réveiller personne. Il y avait trois clés pour la porte; le greffier en avait une, j'en prendrais une autre et la troisième restait à la maison.

Machado de Assis, «Missa do Galo», in *Páginas recolhidas*, 1899.